

**ARABES DE LANGUE, JUIFS DE RELIGION :
L'EVOLUTION DU JUDAÏSME SICILIEN DANS
L'ENVIRONNEMENT LATIN, XII^E-XV^E SIECLES,**

Henri Bresc Paris 2001, Éditions Bouchène, 349 p., ISBN 2-91246-39-5.
Catherine Miller p. 339-342

À travers la description minutieuse et détaillée de l'organisation et la vie matérielle de la communauté juive de Sicile, H. Bresc aborde la question passionnante de la vie quotidienne de cette communauté, de son identité et de son intégration dans la Sicile médiévale. L'apport de l'ouvrage est considérable sur plusieurs points :

3- Le thème choisi. L'ouvrage porte principalement sur la communauté juive de Sicile, qui était une des plus importantes démographiquement en Europe et représentait, par son histoire et sa culture, un lien entre les deux rives de la Méditerranée. En abordant la question des relations de la communauté juive avec le pouvoir, il dresse également un tableau de l'organisation politique de la Sicile normande et de ses transformations.

4- L'ampleur des sources consultées, qui permet à l'auteur d'aborder tous les aspects de la vie quotidienne depuis les alliances matrimoniales jusqu'aux professions, de l'alimentation à l'habitat, de l'éducation au dogme religieux.

5- La rigueur de l'analyse, qui évite tout cliché ou toute tentation idéologique, et qui met en valeur la complexité de cette appartenance communautaire qui se caractérise à la fois par des particularismes forts (langue, religion) mais aussi par une intégration certaine dans des réseaux économiques et sociaux. À travers l'histoire de la communauté juive, c'est l'évolution des formes de pouvoir et des rapports sociaux dans les sociétés méditerranéennes médiévales qui est questionnée. C'est pourquoi cet ouvrage concerne tout autant les spécialistes de l'Europe que du monde arabe.

6 La période historique couverte par l'auteur est celle de l'occupation normande de la Sicile. Avant 1070, la Sicile était musulmane et rattachée à la Tunisie. La dernière dynastie musulmane sicilienne fut celle des Kalbites, liée aux Fatimides du Caire. La communauté juive sicilienne avait donc des liens très forts avec l'Afrique du Nord et l'Égypte et une relation de proximité avec l'Islam. Comme les autres communautés juives sous domination musulmane, elle était arabophone de langue maternelle, écrivait en judéo-arabe (arabe écrit en caractères hébreux) et étudiait les textes bibliques en hébreu. Un des traits remarquables de la conquête normande de la Sicile fut l'absence de rupture avec ce passé musulman. Les Normands reprennent la tradition musulmane : les minorités protégées sont infériorisées mais ont une autonomie administrative et judiciaire (elles sont jugées selon leurs lois), ont accès aux professions et au commerce, ont une liberté de culte et d'éducation. Les premiers siècles de la domination normande se caractérisent par un esprit œcuménique et un plurilinguisme. Durant cette période, la communauté juive de Sicile garde des liens familiaux et commerciaux avec les communautés juives des rives sud de la Méditerranée, comme l'atteste la riche correspondance de la Geniza du Caire. Les juifs conservent, comme langue vernaculaire, une variété d'arabe morphologiquement proche des parlers arabes juifs maghrébins mais ayant intégré un pourcentage important de lexèmes siciliens. Ces réseaux et ces compétences linguistiques en font des intermédiaires précieux entre le monde latin et le monde musulman. L'arabe était, jusqu'au début du XIV^e siècle, la langue maternelle de nombreux chrétiens siciliens mais, à partir de 1330, fut abandonné par ces chrétiens et devint donc une particularité juive. Les fortes migrations au XIII^e siècle des Juifs du Maghreb vers la Sicile ont certainement renforcé l'arabophonie. La question linguistique reste cependant passionnante. Pourquoi cet attachement à la langue arabe, langue de l'intégration à la période musulmane et de la distinction à la période chrétienne ? L'auteur évoque plusieurs pistes : fidélité à une période historique, à un monde perdu,

considérés comme l'âge d'or de la communauté ; volonté de se démarquer d'un monde roman considéré comme foncièrement "autre" ; souci des érudits de garder un monopole linguistique, celui de l'hébreu, langue de l'enseignement religieux. Dans tous les cas, le maintien de l'arabe comme langue maternelle semble indiquer un certain degré de distance par rapport à la société dominante environnante.

7La description de la communauté juive sicilienne est appréhendée essentiellement à travers des sources extérieures à cette communauté : correspondance privée de la Geniza, ces papiers de la communauté juive du Caire médiéval, archives normandes et latines (actes notariés, inventaires après décès, rapports de tribunaux) et nombreuses références à des études antérieures. Ces sources permettent à l'auteur d'étudier point par point, et de façon minutieuse, différents domaines : langue, enseignement, observances religieuses, statut social et politique, mariage, habitat, alimentation, vêtements, professions, richesses, organisation communautaire, classes sociales, élite religieuse. Tous ces domaines sont ici traités comme des indicateurs "objectifs" permettant d'évaluer les frontières identitaires des juifs siciliens vis-à-vis de la majorité chrétienne mais également des autres communautés juives de Provence, d'Italie du Nord, d'Espagne, de Malte.

8Cette identité apparaît ici multiple et complexe. La pratique religieuse fonde, sans doute aucun, l'appartenance au judaïsme. La langue et les pratiques matrimoniales (importance accordée au lignage, endogamie, permanence du mariage dit arabe, *i.e.* avec la cousine patrilatérale, lévirat) soulignent l'héritage oriental. Mais dans tous les autres domaines, l'auteur est prudent et indique que les spécificités sont très relatives. La culture matérielle indique une intégration au monde latin environnant. Si l'on note des spécialisations professionnelles (travail du cuir et du fer, tissage, fabrication de l'huile d'olive, artisanat du corail) on constate peu de monopoles. Les juifs sont présents, à des pourcentages divers, dans de très nombreux métiers à côté des chrétiens et les artisans ont des associations communes. Ils sont paradoxalement assez peu représentés dans des domaines comme l'orfèvrerie ou l'usure. Les juifs sont essentiellement urbains et habitent dans des quartiers spécifiques, au cœur de la ville, près du pouvoir et ne sont pas relégués à l'extérieur de la cité. La maison, les vêtements, la nourriture ne constituent pas, ou très peu, des signes distinctifs et témoignent d'une latinisation importante à partir du XII^e siècle. La différence est plus entre classes sociales qu'entre communautés religieuses. Certains chroniqueurs chrétiens se sont d'ailleurs plaints du manque de signes de reconnaissance extérieure.

9Dans chaque domaine, H. Bresc met en valeur la subtilité des codes, des situations. Il dresse un tableau qui n'est ni idyllique ni dramatique, soulignant à la fois les alliances d'intérêt entre féodaux normands et grands lignages juifs mais aussi les multiples vexations et menaces d'une violence quotidienne qui indiquent le statut toujours précaire. Placés sous la protection directe du roi et de l'État, les juifs échappent à la juridiction de l'Église mais doivent fournir des services spécifiques. Ils sont cependant citoyens à part entière dès le XIV^e siècle et profitent de tous les privilèges accordés aux cités. Les marques extérieures de distinction ou de ségrégation sont rares, mais chrétiens comme juifs développent de nombreuses stratégies d'évitement (refus des mariages mixtes, phobie de la contagion de mets impurs, etc.). Chacun tient à conserver ses distances et ses frontières, même si des solidarités de classe (cf. les associations d'artisans) transcendent les communautés.

10H. Bresc indique que la communauté juive de Sicile n'était pas en voie d'assimilation comme l'était à l'époque celle de Provence. Elle n'a pas non plus occupé de fonction importante et joué un rôle culturel prestigieux comme la communauté juive andalouse. Constituée principalement d'artisans et de commerçants, elle était économiquement modeste mais socialement reconnue. Elle ne se distinguait pas non plus par sa

participation au débat théologique ou philosophique de l'époque. La culture profane était peu présente mais la culture religieuse était solide et traversait toutes les classes sociales. Certains artisans possédaient des bibliothèques privées. Les rites religieux (calendriers, bains, interdits alimentaires) étaient respectés.

11 Enfin l'auteur souligne les transformations et évolutions internes de la communauté entre le XI^e et le XV^e siècles. Le lien avec le judaïsme égyptien s'amenuise à partir du XIII^e siècle, l'onomastique est moins arabe et progressivement plus hébraïque et latine, la maison, les vêtements perdent leur caractère oriental et se latinisent. Cette évolution reflète les apports migratoires, d'origine orientale, maghrébine, puis andalouse et italienne au XIV^e et XV^e siècles. Une évolution également très importante est celle de l'organisation politique interne de la communauté et de ses conflits. Le XV^e siècle est une période de conflits aigus entre une élite proche du pouvoir royal et des classes populaires qui contestent l'oligarchie en place. Ce conflit se double de celui entre le grand rabbin, représentant le pouvoir central, et les communautés urbaines qui ne veulent pas perdre leur autonomie. Comme toute société, la société juive sicilienne a donc ses classes, ses tensions, ses débats, ses évolutions et il est difficile d'appréhender son degré de cohésion interne face à l'environnement extérieur.

12 Comme le souligne l'auteur lui-même, il manque ici un discours "de l'intérieur" pour mieux analyser l'importance de l'affiliation identitaire. On sait en effet que les critères "objectifs" de l'identité sont très relatifs et qu'une affiliation spécifique peut parfois se construire à partir de différences minimales ou l'inverse. L'inventaire des différents aspects de la vie quotidienne ne nous dit rien ou peu de choses sur les représentations des acteurs. Ce que montre l'ouvrage, c'est que, dans bien des périodes et des milieux sociaux, la coupure entre juifs et chrétiens semble minime. Mais cette tolérance et cet œcuménisme relatifs de la Sicile normande n'ont pas été assez forts pour éviter la crise de la fin du XV^e siècle et l'expulsion des juifs. Selon H. Bresc, la crise de la fin du XV^e siècle n'est pas le résultat d'une crispation progressive entre juifs et chrétiens siciliens mais bien le produit d'une intervention politique extérieure : le rattachement de la Sicile à la couronne d'Aragon et le renforcement de l'influence des congrégations religieuses comme celle des Franciscains.

13 L'histoire des Juifs de Sicile n'est pas sans écho dans notre monde contemporain. La thèse de H. Bresc semble indiquer que quand l'État est fort, les minorités sont protégées et disposent d'une certaine autonomie. Mais quand les ordres religieux deviennent l'expression d'une revendication populaire, alors les minorités sont en danger...

14 Pour revenir à la question de l'identité, H. Bresc considère que l'usage de l'arabe est l'une des principales clefs pour expliquer l'originalité du judaïsme sicilien par rapport au monde juif européen et également sa résistance. La religion serait le premier marqueur de différenciation, la langue serait le second qui renforcerait le premier. La langue aurait contribué à freiner les phénomènes de conversion alors qu'en Provence, un mouvement de conversion très fort a touché les notables et les élites dès lors que les barrières culturelles ont disparu. Ainsi, les Juifs de Sicile auraient opéré un tri sélectif dans l'héritage de la Geniza : ils auraient conservé la langue et adopté massivement les éléments latins de la vie matérielle. Cette importance accordée à la langue comme un des éléments-clefs de l'affiliation identitaire est intéressante mais soulève cependant quelques questions. Elle suggère que dès cette époque, la société dominante chrétienne sicilienne aurait développé cette perception "monolingue" qui nous est devenue familière et naturelle et qui tend à faire coïncider affiliation identitaire et usage linguistique (langue maternelle). Mais pourquoi ne pas postuler que les juifs siciliens n'ont pas éprouvé le besoin de changer de langue maternelle car ils étaient bilingues (ou peut être plurilingues) et que ce bilinguisme ne posait pas de problème ?

15 Pour le lecteur non spécialiste de cette période et de cette région, il manque quelques clés pour mieux comprendre, paradoxalement, qui étaient les chrétiens siciliens de l'époque, quelles étaient leurs origines ethniques et régionales, leurs usages linguistiques comparés aux populations juives dont on comprend qu'une partie est arrivée par vague migratoire mais dont on ne perçoit pas toujours la profondeur historique réelle. Car ce n'est que dans la compréhension des mécanismes d'interactions entre les différentes composantes de la société que l'on peut comprendre le rôle que jouera tel ou tel élément dans les processus de construction identitaire.

Référence électronique

Catherine Miller, « Henri Bresc, Arabes de langue, Juifs de religion : L'évolution du judaïsme sicilien dans l'environnement latin, xii^e-xv^e siècles, 2001, Paris, Éditions Bouchène, 349 p., ISBN 2-91246-39-5. », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 101-102 | juillet 2003, mis en ligne le 01 décembre 2004, Consulté le 13 avril 2010. URL : <http://remmm.revues.org/index2448.html>